

Combat de coqs

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1907)**

Heft 72

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-256935>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

quelle il rêvait d'épingler un jour la croix dont son oncle était si fier. C'était grande fête pour le vieux Simonnet chaque fois qu'une lettre du petit venait remuer ses souvenirs de caserne.

Tout à coup, la terrible nouvelle éclata : La guerre est déclarée !

Simonnet, qui n'avait jamais eu peur, se sentit pâlir ; un frisson lui passa sur la peau. Il tremblait pour Fernand qui, en garnison à Metz, allait être un des premiers à l'honneur, — mais hélas ! à la mort aussi peut-être. Le grognard passa ses doigts sur ses yeux où perlait une larme, et puis, le regard dur, la lèvre crispée, il tendit vers l'Est son point serré et gringa :

— Malheur à eux, s'il tombe un cheveu de sa tête !

Puis il chargea de chevrotines les deux canons de son fusil de chasse qu'il suspendit au mur, à la tête de son lit.

Bientôt les mauvaises nouvelles affluèrent. Les Français reculaient, battus. Chaque jour apportait l'écho d'une défaite. La face énérgique du père Simonnet se faisait de plus en plus sombre.

Un matin d'août, qu'il humait l'air sur le pas de la porte, il vit le facteur s'approcher et lui tendre une dépêche. Tout de suite, une angoisse tenailla le cœur du vieillard. Des gouttes de sueur perlèrent à la racine de ses cheveux blancs. Ses doigts se prirent à trembler, et il regarda un moment, sans oser l'ouvrir, le papier bleu qu'il présentait messager de douleur.

Puis, brusquement, il déchira l'onglet, ouvrit, lut.

Alors, une coulée de sang envahit ses yeux, sa face se violaça, sa bouche s'ouvrit démesurément, comme pour aspirer un air qui refusait de descendre dans ses poumons, ses bras battirent l'espace et il s'affaissa tout d'une masse. Son grand corps, en tombant, fit floc sur le gazon.

Au bruit, sa sœur accourut, vit le papier, le prit, puis épela tout haut :

— Fernand tué à Forbach...

Quinze jours ont passé. Le vieux soldat git sur son lit, l'œil atone, étranger à tout ce qui vit et s'agite alentour. De temps en temps seulement, ses lèvres remuent et murmurent un nom, toujours le même : « Fernand »... Et sa rude voix se fait douce

comme Paris oublie aussi vite le bien qu'il fait que le mal qu'il cause, Jenny Thasia entra, comme jadis Falcon, toute vivante dans la légende.

Et c'était moi qui la retrouvais !

— Ma pauvre enfant, dit M^{me} Gautier, le regard fixe et comme parlant en rêve, — a eu dans son malheur une consolation ; mais était-ce bien une consolation ? N'était-ce pas plutôt un redoublement de supplices ? Par une ironie du sort, tout le bas de la figure est resté intact. Le nez, la bouche, n'ont pas été touchés, protégés qu'ils étaient par la fourrure qu'elle tenait appliquée contre son visage. Aussi sa voix lui est restée. Avec le temps, avec l'étude, elle est devenue plus belle qu'elle ne fût jamais. Mais je connais les tortures de son âme. Je sais le feu concentré qui la brûle. Je sais qu'elle meurt de cet « A quoi bon ? » qui se dresse sans cesse devant elle comme un implacable spectre, comme une incartable obsession. Ma fille se meurt, monsieur ; elle se meurt. L'Irréparable est là, qui l'entraîne vers la tombe ; et ce n'est une terreur d'entendre sa voix devenir de plus en plus vibrante, de plus en plus admirable ; car on dirait que ce n'est

comme au temps où il appelait à lui le tout petit enfant.

Sedan !

L'armée est prisonnière avec son empereur.

Le soleil se lève clair, le 4 septembre, au-dessus des sapinières.

La mère de Fernand est dehors, vaquant aux soins de l'étable. Soudain, elle rentre en courant dans la maison, l'œil hagard, haletante. Elle s'arrête devant le lit du vieux et, de sa gorge serrée, sortent avec un râle ces mots :

— Les Prussiens !... voici les Prussiens !...

Une secousse galvanise le grand corps étendu sur le lit. Un éclair traverse les yeux morts du grognard. Il se dresse sur son séant, descend de son lit, passe son pantalon et puis saisit le fusil à deux coups pendu au chevet. Sans dire mot, d'un pas ferme malgré sa jambe de bois, il gagne la porte. Le voici debout sur la route poussiéreuse. Du haut de la côte voisine, trois cavaliers dévalent au pas de leurs grands mecklebourgeois, fouillant d'un œil inquiet les sapinières en bordure. Ce sont des uhlands.

Le vieillard redresse sa grande taille ; les mains appuyées sur le canon de son arme, il les regarde venir. Une sorte de joie cruelle brille dans son œil. Il semble couver une proie. Les grands cavaliers blonds approchent. Ils sont à cinquante pas. Alors, d'un brusque mouvement, le grognard saisit son arme, les deux chiens craquent, la crosse est à l'épaule... pan !... pan !... Les deux coups sont partis, et deux corps de Prussiens gisent dans la poudre du chemin. Le troisième s'est arrêté. Il hésite un instant, puis voyant devant lui, tout seul, ce grand vieillard qui, maintenant, a jeté loin de lui son fusil déchargé et attend, les bras croisés, dans une attitude de défi, il tire sa latte, lance son cheval, arrive au galop sur le vétérans, et, d'un coup, lui fend la tête.

Le vieux Simonnet s'étale en murmurant :

— Fernand... me voici !...

Albert LAMBLLOT.



déjà plus pour cette terre qu'elle chante....

Elle s'essuya les yeux.

— Vous ne savez pas, continua-t-elle, vous ne pouvez pas savoir le bien que vous lui avez fait. Mon enfant meurt, je le sais, je le vois, *de n'être pas entendue*. Vous me comprenez, n'est-ce pas ? Aussi, quand elle a su qu'elle chantait pour vous, pour vous le maître illustre, pour vous qu'elle aimait déjà dans vos œuvres, la vie qui s'échappait est revenue, son cœur a palpité comme dans les beaux jours où elle pouvait croire au bonheur, à l'avenir, à la gloire, elle aussi ! Soyez béni pour le bien que vous avez fait à ma martyre mourante.

Elle est tout à fait défigurée ? demandai-je.

— Horriblement. Le front, les joues, les yeux, sauf un qu'on a pu conserver, tout est affreux à voir. Ma fille est un monstre, ma pauvre Cécile, si belle !

Elle sanglotait amèrement.

Je me levai, et, très simplement :

— Madame, lui dis-je, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre fille.

Un cri strident retentit derrière nous,

Combat de coqs

Les hommes, de tout temps, ont été passionnés pour la lutte ; les Grecs venaient de toutes parts aux jeux olympiques. Plus tard, les Romains, dans leurs arènes, mirent en présence des fauves et des aurochs, ainsi que des gladiateurs. De nos jours, on se passionne en Espagne pour les combats contre les taureaux, et, dans plusieurs pays curojéens, les luttes d'hommes sont fort en faveur.

Il est par-delà les mers, aux Philippines, un petit peuple qui affectionne une lutte particulière. Mais celle-ci est d'autant plus curieuse qu'elle se fait entre oiseaux : c'est le combat de coqs.

C'est aujourd'hui jour de repos, et les Tagals, libres de tout travail, se dirigent vers un vaste hangar où une arène a été aménagée, pour assister au spectacle qu'ils prennent le plus.

De bonne heure, tous les sièges sont garnis, et bientôt les conversations s'engagent, paisibles d'abord, puis le diapason se hausse, et c'est un bruit assourdissant qui vous rompt la tête. Les Tagals sont surexcités et attendent impatiemment l'arrivée des deux champions.

Enfin, les deux propriétaires apparaissent, tenant chacun une cage à la main, où le volatile est enfermé. Ils ouvrent la porte de la prison, et, au grand contentement des spectateurs, les deux coqs entrent dans l'arène.

A ce moment, la position n'est plus tenable : les indigènes à la peau cuivrée, penchés sur la balustrade, excitent les deux oiseaux. Leurs prunelles, noires comme du jais, brillent d'un éclat inaccoutumé. C'est alors que les paris s'engagent d'après la mine des champions.

Pendant ce temps, ces derniers, les plumes hérissées, dressés sur leurs ergots, s'observent, prêts à bondir. Et bientôt, au milieu des clameurs, ils se précipitent l'un sur l'autre, poussant un cri strident de colère. Ils se prodiguent les coups de bec et les plumes volent de toutes parts. De temps en temps, une goutte de sang vient rougir le sable fin, que le piétinement incessant des combattants en furie vient effacer vivement.

suivi de la chute d'un corps sur le parquet Cécile avait tout entendu !

Je vous me précipiter. La mère me retint d'un geste et courut vers la maison.

Au bout d'un quart d'heure, qui me parut un siècle, la femme de chambre vint me dire que mademoiselle allait mieux, qu'on l'avait mise au lit, qu'on pensait que ce ne serait rien, et que madame me pria de l'excuser de ne pas prendre congé de moi.

VI

— Je ne retournai pas à la villa des Églantines. J'envoyais seulement chaque jour prendre des nouvelles. Au bout d'une semaine environ, un mot de M^{me} Gautier me fit savoir que sa fille étant rétablie, ma visite leur ferait, à toutes deux, le plus grand plaisir.

Comme bien vous le pensez, je ne me fis pas attendre.

Cécile me tendit la main à travers les cristallines fleurs de Chine.

Elle me dit que, trop faible encore, elle ne chanterait pas ce jour-là. Nox causâmes donc.